

Juan José Larrea
Cadres de vie en Espagne chrétienne

[A stampa in *Hommes et sociétés dans l'Europe de l'An Mil*, a cura di P. Bonnassie e P. Toubert, Toulouse 2004, pp. 137-162 © dell'autore - Distribuito in formato digitale da "Reti Medievali", www.retimedievali.it].

JUAN JOSÉ LARREA

CADRES DE VIE EN ESPAGNE CHRÉTIENNE

Les sociétés chrétiennes ibériques de l'An Mil occupent une bande de territoire longue de plus de mille kilomètres et très variable dans sa largeur : plus de 250 km au León, moins d'une cinquantaine dans quelques vallées des Pyrénées centrales. Au long de cette frange se succèdent des souverainetés fort diverses – des rois léonais se réclamant les héritiers d'un royaume de Tolède haussé au rang de mythe, des comtes castillans agissant *de facto* en pleine indépendance, des monarques de Pampelune peu gênés par leurs origines obscures, des descendants des comtes carolingiens dont l'allégeance envers les rois francs est un souvenir du passé... –, plusieurs langues dont une non romane au centre, un éventail bigarré de paysages qui va des landes atlantiques aux jardins méditerranéens, en passant par les prairies alpines et les steppes arides. Même les systèmes de comput chronologique et les types d'écriture diffèrent. La diversité l'emporte donc dans nombre d'aspects de première importance : elle n'est pas moindre dans les cadres de vie et dans les formes d'occupation du territoire. Mais l'hétérogénéité ne s'arrête pas là : nous allons voir qu'elle caractérise autant l'objet d'étude que l'étude elle-même.

En 1969 la publication du livre de J.A. García de Cortázar sur le domaine de San Millán de la Cogolla fut le départ d'une nouvelle étape non seulement pour la Castille, mais pour l'ensemble des territoires situés entre le Duero et l'Atlantique – et son influence déborda sans doute ces limites². Ce puissant ouvrage fondateur mêlait l'influence de G. Duby, les apports des géographes espagnols sur la mise en place du paysage agricole et le rejet ferme des perspectives juristicistes. Un peu plus tard A. Barbero, M. Vigil et

-
1. Je tiens à remercier pour leur aide amicale les médiévistes catalans Jordi Bolòs, Elvis Mallorquí et Lluís To Figueras. Je veux aussi exprimer ma gratitude à Emma Blanco, qui m'a généreusement permis d'utiliser son excellent travail inédit cité plus loin. De même, je suis très reconnaissant à Hélène Débax et à Roland Viader d'avoir soigneusement corrigé mon français avec leur amabilité habituelle.
 2. J.A. García de Cortázar, *El dominio del monasterio de San Millán de la Cogolla (siglos X a XIII). Introducción a la historia rural de Castilla altomedieval*, Salamanca, 1969.

R. Pastor développèrent un discours articulé sur des concepts marxistes³. Pendant plus de deux décennies, celles qui correspondent au renouveau de l'Université – et de la société – espagnole, cet élan a généré un essor extraordinaire des recherches.

Le renouveau a pris corps en quelques écoles historiographiques. Celle d'A. Barbero et M. Vigil a privilégié l'étude des communautés paysannes, mais plutôt dans une perspective pour ainsi dire généalogique que comme objet d'analyse dans leur réalité des ^{x^e}-^{xii^e} siècles. Il n'en reste pas moins que de nouvelles orientations se dégagent de ces dernières années qui échappent à la séduction des origines et ouvrent des voies au dialogue⁴. J.A. García de Cortázar et ses disciples se sont quant à eux éloignés de l'influence française, prégnante dans les premiers travaux, pour développer un modèle d'analyse très original et attentif aux rapports entre la société et l'espace. La Castille, la Rioja et les territoires basques occidentaux ont été le cadre géographique essentiel de leurs recherches, dont l'un des sujets majeurs a été les *villas* des alentours de l'An Mil⁵. On ajoutera à ce tour d'horizon esquissé en quelques phrases des apports de premier ordre faits soit par des auteurs qui ont agi un peu en francs-tireurs, suivant parfois de près le modèle des monographies régionales⁶, soit par les historiens de la Galice qui ont souvent fait preuve d'une liberté d'esprit remarquable⁷.

La Catalogne constitue évidemment l'autre grand foyer de l'histoire médiévale péninsulaire. Dans ce pays, haut lieu de la révolution féodale depuis la thèse de P. Bonnassie, les phénomènes associés à celle-ci ont tout naturellement attiré l'attention des chercheurs, et en particulier l'implantation du réseau castral et de l'*ensagrerament*. Or aux alentours de l'An Mil l'un et l'autre phénomènes en sont encore au stade des premiers balbutiements – exception faite du réseau de *castells termenats* des zones frontalières. Du fait de cette orientation des recherches, le traitement d'autres sujets clés de la période se révèle inégal. Ainsi les communautés paysannes et les origines du peuplement dispersé si caractéristique du paysage tradi-

3. A. Barbero et M. Vigil, *La formación del feudalismo en la Península Ibérica*, Barcelone, 1978 ; R. Pastor, *Resistencias y luchas campesinas en la época de crecimiento y consolidación de la formación feudal. Castilla y León, siglos X-XIII*, Madrid, 1980.
4. I. Alvarez Borge, *Comunidades locales y transformaciones sociales en la Alta Edad Media. Hampshire (Wessex) y el sur de Castilla, un estudio comparativo*, Logroño, 1999.
5. L'œuvre de García de Cortázar est très vaste. On verra par exemple J.A. García de Cortázar, « La economía rural medieval : un esquema de análisis histórico de base regional », dans *Actas de las I Jornadas de Metodología aplicada a las Ciencias Históricas. II. Historia Medieval*, Santiago de Compostela 1973, Saint-Jacques-de-Compostelle, 1975, p. 31-60 ; Id., « Del Cantábrico al Duero », dans Id. et al., *Organización social del espacio en la España medieval. La Corona de Castilla en los siglos VIII a XV*, Barcelone, 1985, p. 43-83 ; Id., « Las formas de organización social del espacio del Valle del Duero en la Alta Edad Media : de la espontaneidad al control feudal », dans *Despoblación y colonización del Valle del Duero. Siglos VIII-XX. IV Congreso de Estudios Medievales*, León 1993, León, 1995, p. 11-44. L'ouvrage collectif édité par ce même auteur, *Del Cantábrico al Duero. Trece estudios sobre organización social del espacio en los s. VIII a XIII*, Santander, 1999, donne un aperçu complet et récent des directions de travail de son école. J.A. García de Cortázar est aussi l'auteur de la meilleure synthèse d'histoire rurale médiévale de l'Espagne : *La sociedad rural en la España Medieval*, Madrid, 1988.
6. P. Martínez Sopena, *La Tierra de Campos Occidental. Poblamiento, poder y comunidad del siglo X al XIII*, Valladolid, 1985 ; J.M. Mínguez, « Ruptura social e implantación del feudalismo en el Noroeste peninsular (siglos VIII-X) », *Studia Historica. Historia Medieval*, t. 3, 1985, p. 7-32 ; E. Pastor, *Castilla en el tránsito de la Antigüedad al Feudalismo. Poblamiento, poder político y estructura social del Arlanza al Duero (siglos VIII-XI)*, Valladolid, 1996.
7. J. Barreiro, *El señorío de la iglesia de Santiago de Compostela (siglos IX-XIII)*, La Coruña, 1987.

tionnel catalan ont fait l'objet d'excellents travaux. En revanche, l'occupation du territoire par *villas* et *villares* n'a pas été suffisamment abordée, alors qu'il s'agit de l'ossature principale du peuplement de cette période.

Le royaume de Pampelune, qui englobe aussi l'Aragon, s'étend des pays pyrénéens à la Castille. D'une certaine façon, il fait aussi figure de charnière du point de vue historiographique, en ce sens que l'on y reconnaît aussi bien l'influence de l'école de García de Cortázar que celle de la tradition des monographies régionales françaises. Néanmoins, l'intérêt pour ces sujets étant plus récent qu'ailleurs, la bibliographie est courte⁸.

À bien des égards, la pluralité est un motif de réjouissance. Mais chaque courant conceptuel et chaque mouvement de recherche a focalisé ses regards sur un territoire, selon une sorte de partage tacite. De ce fait les débats sont rares et les discussions portant sur des sources communes, presque inexistantes. Un certain cloisonnement intellectuel s'est doublé d'une ségrégation territoriale.

On aurait pu attendre que l'archéologie offre des matériaux pour aiguillonner la comparaison et le débat dans ce panorama disloqué. En effet, des motifs d'espoir en ce sens sont apparus dans les années 1980, lorsque l'archéologie médiévale a donné partout des signes de démarrage. Hélas, bien que la situation générale soit aujourd'hui meilleure qu'il y a deux décennies, l'élan a faibli. Les sources matérielles disponibles se raréfient au fur et à mesure que l'on se déplace vers l'ouest et qu'on s'éloigne de la Catalogne, seul pays ibérique fort d'une véritable tradition d'archéologie médiévale. Ceci est particulièrement troublant en Castille, où de très importants apports sur l'occupation du territoire se sont développés en l'absence – ou peu s'en faut – de données archéologiques.

On ne saurait donc prétendre que les pages suivantes donnent une vraie synthèse. Mais pour éviter de seulement amalgamer des résultats hétéroclites, notre méthode s'appuiera sur trois démarches au demeurant assez simples. La première consiste à comparer : des formes d'occupation du territoire censées être quasi universelles, voire banales, dans les perspectives segmentées que nous avons évoquées plus haut, retrouvent un intérêt nouveau quand on les confronte à celles d'autres régions. Qui plus est, cette comparaison peut être assez éclairante pour servir de fil rouge et donner cohérence à notre travail. La seconde démarche consiste à partir de la cellule la plus simple, à savoir la maison, pour en arriver à la paroisse, et ce toujours sous l'angle des rapports entre la société paysanne et son espace. Enfin, la troisième est un exercice de simplification du cadre territorial. On préférera l'articulation à la présentation exhaustive des cas de figure, ce qui revient ici à dire que l'on focalisera l'attention sur une poignée de régions pourvues d'études solides : la Catalogne orientale (comtés de Gérone, Barcelone, Ausone, Besalù, Roussillon), la Vieille Navarre, la Castille primitive, la Tierra de Campos au León et la Galice centrale et occidentale.

8. Œuvres de synthèse : C. Laliena et Ph. Sénac, *Musulmans et Chrétiens dans le Haut Moyen Âge : aux origines de la Reconquête aragonaise*, Paris, 1991 ; J.J. Larrea, *La Navarre du IV^e au XII^e siècle. Peuplement et société*, Paris-Bruxelles, 1998 ; Ph. Sénac, *La frontière et les hommes, (VIII^e-XI^e siècle) : le peuplement musulman au nord de l'Èbre et les débuts de la reconquête aragonaise*, Paris, 2000.

LA MAISON

La moitié occidentale de l'Espagne chrétienne est pratiquement dépourvue de fouilles d'habitats paysans de cette période. Les textes, eux, distinguent les types de maison en fonction du matériau dans lequel sont construits les murs : *casa terrata* ; *casa materaca* ou *tabula coperta* ; *casa murea* ou *ex petra muricie fabricata*⁹. Or la question se pose de savoir comment se conjuguent ces types de mur dans chaque maison, de quelle manière ils reflètent la richesse ou le dénuement des occupants, dans quelle mesure ils relèvent des traditions de construction et des ressources locales.

De la *casa terrata*, C. Sánchez-Albornoz voyait des survivances dans les maisons pauvres du *páramo* du León de son temps. Des murs en adobe et pisé, des couvertures à double versant en gazon et argile, sans cheminée, avec une minuscule fenêtre ou même sans ; à l'intérieur un espace divisé en chambre et foyer. Cette même architecture de terre est caractéristique de la région de la Tierra de Campos jusqu'au ^{xx}e siècle ; un type de construction dont les ruines finissent par se fondre dans la terre pour le plus grand désespoir des archéologues.

Il n'est pas facile de discerner quelle réalité désigne la *casa murea*. Vu que des textes évoquent parfois des *teliatos*, on peut bien imaginer de véritables maisons en pierre. Mais peut-être l'expression se réfère-t-elle au type représenté encore de nos jours par la *palloza* des montagnes du nord-ouest du León et de la Galice. En ce cas les murs, dressés sur un plan ovalaire, sont effectivement en pierre, mais l'essentiel de l'élévation est assuré par un grand toit pentu en chaume.

Entre l'Èbre et les Pyrénées, de la Rioja à la Catalogne, nous pouvons distinguer deux types d'habitat. D'un côté, l'occupation de grottes et abris s'inscrit dans une tradition pluriséculaire, attestée depuis l'Antiquité et partagée avec les territoires d'Al-Andalus – et d'autres pays méditerranéens, bien sûr –. Cette tradition s'est prolongée au cours du Moyen Âge et bien au-delà dans la région : en témoignent par exemple les grottes habitées par des familles de condition modeste dans quelques villages de la Navarre méridionale encore dans la seconde moitié du ^{xx}e siècle. Dix siècles plus tôt, les chroniques arabes se faisaient aussi l'écho de ce phénomène dans cette zone frontalière. Il en est de même en Catalogne, où les *esplugues* (*speluncae*) jouent aussi parfois un rôle stratégique en tant que sites de défense¹⁰. En Catalogne l'habitat troglodytique a fait l'objet de fouilles et de sondages, mais la prolongation de son utilisation au cours de plusieurs siècles empêche de savoir comment ces grottes étaient aménagées à l'époque qui nous intéresse.

D'un autre côté, il existe naturellement la maison. En Catalogne, les efforts pour aborder les origines du peuplement dispersé si caractéristique

9. C. Sánchez-Albornoz, *Una ciudad de la España cristiana hace mil años*, Madrid, 1984, [1965], p. 116-124 ; Id., « El régimen de la tierra en el reino asturleonés hace 1000 años », dans Id., *Viejos y nuevos estudios sobre las instituciones medievales españolas*, t. 3, Madrid, 1980, p. 1382-1383.

10. P. Bonnassie, *La Catalogne du milieu du ^xe à la fin du ^xi^e siècle. Croissance et mutations d'une société*, Toulouse, 1975, p. 121-122.

de son paysage traditionnel ont amené à entreprendre des fouilles sur quelques sites correspondant à des *masos* médiévaux¹¹. Les plus connus de tous sont ceux de la petite vallée de Vilosiu, dans la contrée de Berguedà, mentionnés pour la première fois dans un texte de 980 et abandonnés, semble-t-il, au XIV^e siècle. Le plus récemment fouillé, le *mas* B, répond au modèle de la maison mixte, comprenant 45,5 m² pour l'habitation humaine et 46,8 pour les bêtes. L'espace d'habitation est divisé en deux pièces, dont l'une abrite un four. La charpente de la couverture s'appuie contre le rocher, qui fournit pour ainsi dire le quatrième mur. Les murs sont bâtis en pierre et la couverture est faite de branchages et de terre. Des données archéologiques provenant d'autres contrées montrent que ce type de maison mixte était courant aux origines du peuplement dispersé. De même, la mise à profit du rocher pour faciliter la construction semble habituelle. On parle ainsi de *mas-balma*, la *balma* étant une formation saillante du rocher, en surplomb, qui est utilisée comme couverture de la maison. On voit bien qu'on n'est pas très loin des traditions troglodytiques¹².

Certains habitats villageois ont aussi fait l'objet de fouilles et sondages, ce qui nous permet d'étendre notre regard jusqu'à l'autre extrémité des Pyrénées. En effet, les fouilles de deux villages désertés aux XIII^e-XIV^e siècles ont fourni le point de repère principal pour nos connaissances sur l'habitat paysan groupé en Navarre et en Catalogne. Il s'agit de sites devenus classiques dans les historiographies respectives : le chantier navarrais d'Apardués, fouillé dans les années 1980 dans un cadre plus ample de recherches archéologiques sur la vallée d'Urraul Bajo, et le village catalan de L'Esquerda, dans la contrée d'Osona, qui a fait l'objet de travaux archéologiques depuis 1978¹³. Les confronter permet de donner un aperçu des résultats, mais aussi des problèmes.

À Apardués comme à L'Esquerda, la cellule principale de l'habitat est la maison élémentaire. Les murs sont bâtis en pierre sèche ou liée à l'argile, simples ou formés par deux parements dont l'intérieur est comblé de pierreaille et terre. L'espace intérieur est rectangulaire, plus réduit à L'Esquerda (18-20 m²) qu'à Apardués (35-60 m²) et comprend d'habitude deux pièces séparées par une cloison, dont une abrite le foyer. La couverture emploie des lauzes en Navarre et des tuiles en Catalogne. Le problème est d'en fixer la chronologie, car ces maisons ont été datées par les archéologues respectifs en fonction d'autres éléments auxquels elles sont associées. Ainsi à

-
11. *Mas* (*masos* au pluriel) est le mot catalan dérivé de *mansus*. Il désigne les grosses fermes isolées caractéristiques du paysage traditionnel de la Vieille Catalogne.
 12. P. Bonnassie, *op. cit.*, p. 122 ; J. Boldòs, « Aportació al coneixement de l'habitat isolat d'època medieval : el mas B de Vilosiu (Berguedà, Catalunya) », dans *III Congreso de Arqueología Medieval Española*, Oviedo, 1989, t. 2, p. 463-471 ; Id. et al., *Un mas pirinenc medieval : Vilosiu B (Cercs, Berguedà)*, Lleida, 1996 ; A. Serra, « Anàlisi de la distribució espacial en la subcomarca del Collsacabra : Tavertet y Sorcerols (Osona) en los siglos x-xv », dans *IV Congreso de Arqueología Medieval Española*, Alicante, 1994, t. 2, p. 467-483.
 13. I. Ollich, « Poblament i formes de vida al jaciment medieval de L'Esquerda a través del seu estudi arqueològic », dans *I Congreso de Arqueología Medieval Española*, Saragosse, 1986, t. 4, p. 553-568 ; voir aussi J. Boldòs, « La vila de Senet (Alta Ribagorça) al segle XII. Aproximació al coneixement del paisatge i de la societat d'un poble pirinenc », dans *Miscel·lània Homenatge a Josep Lladonosa*, Lleida, 1992, p. 147-163 ; Id., « Formes dels pobles i societat al Pallars Sobria a l'edat mitjana », dans *Solidaritats pageses, sindicalisme i cooperativisme*, J. Barrull, J.J. Busqueta et E. Vicedo (éd.), Lleida, 1998, p. 123-155

Apardués, C. Jusué soutient qu'elles sont contemporaines des ensembles de petites églises préromanes et nécropoles à tombeaux de lauzes que l'on repère dans la zone. À L'Esquerda, elles correspondraient selon I. Ollich au temps de l'église romane bâtie au XII^e siècle, associée quant à elle à une nécropole à tombes en lauzes. Ollich identifie l'habitat de l'An Mil dans certains trous de poteaux et de fonds de cabane excavés dans le rocher, qui seraient contemporains des tombeaux anthropomorphes excavés. Mais l'évolution des nécropoles excavées à celles en lauzes est si mal connu...

L'archéologie médiévale espagnole des dernières décennies se ressent en effet de la rareté de datations absolues. Ajoutons à cela le fait que les décennies entourant l'An Mil semblent bien représenter une phase de transition dans les techniques constructives – ce qui, bien entendu, a pu ne pas avoir eu lieu partout et simultanément – et on comprendra le malaise que l'on éprouve devant des conclusions si divergentes. Heureusement, ce vide commence à être comblé, ne serait-ce que de manière très localisée du point de vue géographique. A. Azkarate et J.A. Quirós ont retracé l'évolution du site de Gasteiz (le petit village sur lequel a été fondée en 1180 la ville de Vitoria) depuis l'Antiquité. Du point de vue des techniques constructives, ils ont identifié au X^e siècle une phase qu'ils appellent mixte : c'est l'étape au cours de laquelle est abandonnée l'utilisation exclusive de matériaux périssables caractéristique des phases précédentes, et l'emploi de la pierre est introduit. Les maisons sont rectangulaires et abritent toutes un foyer ; l'armature en bois se dresse sur des soubassements en pierre liée à l'argile, les parois sont faits en bois et en clayonnage, et des matériaux périssables assurent la couverture¹⁴.

L'HABITAT : VILLAS ET VILLARES¹⁵

Sous le nom de *Reja de San Millán*, le cartulaire de San Millán de la Cogolla dit *Becerro Galicano* a conservé un document tout à fait exceptionnel dont les informations datent du début du XI^e siècle. Peu importe pour ce qui nous occupe ici que le texte fût composé pour soutenir la prétention du monastère de prélever un cens en socs (*rejas*) de fer sur toutes les familles de la région basque d'Álava. Il contient le relevé de 307 habitats groupés – *villas* –, dont 75 % hébergent moins de dix familles, 20 % entre dix et vingt familles et 5 % une trentaine. Les densités atteignent souvent une *villa* tous les trois ou quatre km²¹⁶. Originale, cette image l'est sans doute

14. A. Azkarate et J.A. Quirós, « Arquitectura doméstica altomedieval en la Península Ibérica. Reflexiones a partir de las excavaciones arqueológicas de la catedral de Santa María de Vitoria-Gasteiz, País Vasco », *Archeologia Medievale*, t. 28, 2001, p. 25-60. On trouvera aussi dans cet article une bonne vue d'ensemble sur l'architecture de la maison du Haut Moyen Âge ibérique.

15. D'une certaine manière, les pages qui suivent peuvent être lues parallèlement à la vue d'ensemble dressée par Ll. To Figueras : « Habitat dispersé et structures féodales dans l'Espagne du Nord au Moyen Âge Central », dans *L'habitat dispersé dans l'Europe médiévale et moderne. Flaran 18*, Toulouse, 1996, p. 121-144.

16. A. Ubieto, *Cartulario de San Millán de la Cogolla (759-1076)*, Valencia, 1976, n° 18. J.A. García de Cortázar, « La organización del territorio en la formación de Álava y Vizcaya en los siglos VIII a fines del XI », dans *El habitat en la Historia de Euskadi*, Bilbao, 1981, p. 143-144 ; E. Pastor, « Aproximación a la estructura del poblamiento alavés a finales del siglo XIII », dans *II Congreso Mundial Vasco. Congreso de Historia de Euskal Herria*, Saint-Sebastien, 1988, t. 2, p. 509-533.

par la précision des données, mais absolument pas par la réalité qu'elle transmet : l'Espagne chrétienne de l'An Mil apparaît en effet couverte par ce tissu dense de petits habitats, dits *villas* ou *villares*¹⁷. Des variantes existent, bien sûr, et des exceptions. Mais c'est la prépondérance incontestée de ce modèle qui a permis à J.A. García de Cortázar de parler à juste titre du « triomphe de l'*aldea* »¹⁸.

Cela dit, la carte de la morphologie villageoise n'a pas été dressée encore et les enquêtes manquent qui pourraient permettre d'entreprendre pareille tâche avec une certaine précision. On peut néanmoins en faire une approche grossière en discernant quelques types villageois qui semblent se partager la plus grande partie du territoire.

La *villa* mononucléaire : le type pyrénéen

Le voyageur parcourant de nos jours la route de Lumbier à Pampelune, en Navarre, observera une poussière de villages minuscules que l'on dirait façonnés sur le même moule avant d'être parsemés partout. S'il marche à pied, il trouvera pratiquement toutes les vingt ou trente minutes une agglomération compacte d'une ou deux douzaines de maisons, disposée sur une pente douce et faisant figure de charnière entre le *saltus* et les terres labourées ; complète l'ensemble une petite église paroissiale, souvent romane, quelque peu écartée des maisons et occupant presque toujours une position dominante. Vers l'An Mil les choses n'étaient pas très différentes : les maisons correspondaient au type décrit plus haut. Les églises étaient de très modestes bâtiments à nef unique et chevet plat, de quelque trois mètres de largeur et pas beaucoup plus d'une dizaine de longueur ; le tissu de villages était plus dense – les crises du Bas Moyen Âge et le dépeuplement moderne ont saigné cette zone – et recouvrait jusqu'au dernier recoin l'espace situé au dessous d'une altitude de 600-700 mètres. La morphologie villageoise – groupée, mononucléaire, à église excentrée – était identique¹⁹.

La Vieille Navarre fournit assurément la meilleure illustration de cette morphologie, mais celle-ci est loin d'en être une particularité. Le petit village groupé à église excentrée a attiré depuis quelques années l'intérêt de plusieurs spécialistes, qui l'ont baptisé comme « village à maisons » ou

17. Sur la distinction entre *villa* et *villar*, Ll. To Figueras, « El marc de les comunitats pageses : villa i parròquia en les diòcesis de Girona i Elna (final del segle IX-principi de l'XI) », dans *Catalunya i França meridional a l'entorn de l'any Mil – La Catalogne et la France Méridionale autour de l'an Mil*, Barcelone 1987, Barcelone, 1991, p. 213. On admet généralement que *villar* désigne un habitat plus modeste, voire plus jeune que *villa*. Il me semble néanmoins que le choix entre l'un de ces deux termes relève de l'entrecroisement de plusieurs plans dont il sera question plus tard : géographique, bien sûr, les mêmes mots désignant des réalités différentes selon les régions, mais aussi conceptuel, la sphère de la morphologie villageoise et celle de l'appropriation du territoire ne se recoupant pas et ne se traduisant pas par les mêmes jeux d'opposition terminologique.

18. J.A. García de Cortázar, *La sociedad rural...*, op. cit., p. 17. *Aldea* est un mot espagnol moderne qui désigne de manière générale les petits habitats ruraux, les distinguant aussi bien des fermes dispersées que des gros villages pourvus de franchises, remparts, etc. Il n'a pas une correspondance claire en français, pouvant être traduit par village ou par hameau en fonction du contexte. En fait, dans l'étude de l'histoire du peuplement, les médiévistes espagnols utilisent un vocabulaire corrélé à des critères d'ordre juridique – signe manifeste de la prépondérance des historiens du Droit au cours du XX^e siècle –, alors que les Français doivent une bonne partie de leurs outils aux géographes. D'où des difficultés de traduction dont on n'est pas toujours conscient.

19. J.J. Larrea, *La Navarre...*, op. cit., passim, C. Jusué, *Poblamiento rural...*, op. cit., passim.

« village casulier ». Il s'est révélé tout au long des Pyrénées, aussi bien au nord qu'au sud de la chaîne, sans qu'il soit possible pour l'instant de dire jusqu'où il s'étendait au-delà de ces montagnes. Selon l'hypothèse la plus vraisemblable, la genèse de ces villages doit être attribuée à l'action des communautés paysannes qui engagent et soutiennent la vague colonisatrice des IX^e et X^e siècles. Lorsque la communauté ou, plus généralement, une partie de celle-ci – les *boni homines* – a décidé de bâtir et de doter l'église villageoise, il a fallu choisir un emplacement pour ainsi dire neutre, en dehors des casaux habités. D'où cet emplacement systématiquement périphérique de l'église²⁰.

La villa polynucléaire : le type du Duero

Dans la vallée du Duero, ainsi que dans la partie castillane de l'Èbre, les villages présentent généralement une disposition plus lâche. Ils sont très souvent composés de quelques petits agrégats de maisons, proches les uns des autres mais individualisés, dits *barrios*. Toujours visible, ce trait l'était encore plus aux X^e-XI^e siècles ; voire au cours du processus de colonisation. En effet, outre le regroupement du peuplement de certaines zones à cause de l'implantation des villes neuves, les espaces intercalaires ont tendu à être pour ainsi dire comblés au cours des siècles.

Pour des motifs liés à la nature sociojuridique des *solares* qu'on examinera plus tard, les historiens castillans ont mis l'accent sur le plan alvéolaire des habitats. En effet, ceux-ci sont des agrégats d'enclos plutôt que de maisons, les espaces agricoles pénétrant dans l'habitat et s'enchevêtrant avec les bâtiments d'habitation. Chaque maison se trouve régulièrement entourée d'un espace clôturé, dit *solar* ou *casal* en Castille et *corte*, *corte clusa* ou *quintana* au León. Il comprend des bâtiments annexes (celliers, cuisines, *sobrados*²¹, étables, colombiers, basse-cour...), des cultures intensives souvent irriguées (jardins, *ferraginalia*...), des espaces vides, voire parfois d'autres maisons. Le tout donne à l'habitat une image très caractéristique que les géographes appellent graphiquement « en nid d'abeille » et qui ne va pas sans évoquer puissamment la morphologie des habitats du Haut Moyen Âge²².

Le fait que les maisons soient entourées d'enclos plus ou moins étendus n'est pas néanmoins un trait exclusif de la Castille : on le retrouve aussi en Galice – où l'on appelle *villa* cet enclos –, en Catalogne, où il est question des *closos*, *quintanas*, et *farraginals*, et dans d'autres régions sans doute.

20. Ceci a été l'un des pôles d'intérêt du colloque tenu à Toulouse en 1997, dont l'édition des actes est justement illustrée en couverture par la vue aérienne de l'un de ces villages (Perles, en Haute Ariège) : M. Berthe et B. Cursente (éd.), *Villages pyrénéens. Morphogenèse d'un habitat de montagne*, Toulouse, 2000.

21. Le *sobrado* léonais est un bâtiment de stockage qui présente parfois deux étages, l'inférieur étant excavé au-dessous du niveau du sol (C. Sánchez-Albornoz, *Una ciudad...*, op. cit., p. 123.).

22. J. Ortega Valcárcel, *La Bureba. Estudio geográfico*, Valladolid, 1966, p. 54-55 ; Id., *La transformación de un espacio rural. Las montañas de Burgos*, Valladolid, 1974, p. 304 ; J.A. García de Cortázar, « Del Cantábrico... », art. cit., p. 59 et 70-71 ; Id., *La sociedad rural...*, op. cit., p. 28 ; Id., « Las formas... », art. cit., p. 21 ; P. Martínez Sopena et M.J. Carbajo Serrano, « Notas sobre la colonización de Tierra de Campos en el siglo X : Villobera », dans *El pasado histórico de Castilla y León. I. Edad Media*, Burgos, 1983, p. 116 ; E. Peña, *La atribución social del espacio en la Castilla altomedieval. Una nueva aproximación al feudalismo peninsular*, Santander, 1995.

La villa éclatée : le type atlantique

Vers 1025, le monastère d'Antealtares, l'une des pièces majeures du complexe ecclésiastique de Compostelle, dresse le relevé d'un groupe d'habitants d'une *villa* qui leur a été récemment offerte. Il s'agit de Maroxo, située dans le district proche d'Aveancos. Le texte nous présente onze foyers, occupés par neuf couples et deux hommes seuls, installés dans autant de casaux dispersés sur une dizaine de sites. La *villa* a quelque 650 ha. au total. Les toponymes évoquent le caractère relativement isolé et individualisé de ces sites – *Barrio, Quintanalis* –, d'anciens occupants ou fondateurs – *Sisvaldi, Gresulfi* –, voire des éléments descriptifs – *illam fontem* –. La paroisse de Maroxo existe toujours, et on peut identifier aisément plusieurs des lieux-dits de cette charte : vers l'An Mil comme de nos jours, Maroxo se présente comme la juxtaposition de plusieurs habitats minuscules éparpillés sur une sorte de puzzle où s'entremêlent des bois et des terroirs agricoles.

L'exemple précédent n'est pas exceptionnel. La présence des composantes principales d'un paysage de type atlantique est suffisamment attestée dans la documentation des ^{x^e}-^{xi^e} siècles²³. En Galice se succèdent des bois, des landes, des îlots de culture, des ajonnières : une mosaïque dans laquelle fourmille une multitude de très petits hameaux. L'acidité des sols exige l'apport de matières fertilisantes tirées soit des écobuages, soit des ajonnières fournissant la litière pour le fumier : aussi les landes sont-elles un support indispensable pour les cultures et le paysage paraît éclaté. Chaque hameau possède des blocs de culture, pourvus de clôtures collectives, à l'intérieur desquels la terre se distribue en parcelles ouvertes. Ces blocs, dits *agras* en Galice, sont l'équivalent des *rundales* d'Irlande ou d'Écosse²⁴.

Ce peuplement pulvérisé a essaimé au cours des siècles, et la Galice a connu d'importantes phases d'expansion agricole à l'âge moderne. On ne peut cependant résister à rappeler une donnée qui, bien que contemporaine, reflète bien la particularité historique du peuplement galicien : selon les recensements officiels, la Galice compte à elle seule autant d'entités de population que tout le reste de l'Espagne.

Manses et châteaux en Catalogne : des annonces d'un temps nouveau

L'ossature fondamentale du peuplement catalan est aussi composée de *villas* et *villares* aux finages souvent assez réduits (150-250 ha. aux alentours de Gérone). Or dès la seconde moitié du ^{x^e} siècle percent déjà dans le paysage deux formes d'habitat et d'organisation territoriale non incompatibles

-
23. A. Bouhier, *La Galice. Essai géographique d'analyse et d'interprétation d'un vieux complexe agraire*, La Roche-sur-Yon, 1979, p. 1330-1337 ; C. Pallares, *El Monasterio de Sobrado : un ejemplo de protagonismo monástico en la Galicia medieval*, La Coruña, 1979, p. 87-90 et 151-182.
24. A. Bouhier, *op. cit.* ; J. García Fernández, *Organización del espacio y economía rural en la España Atlántica*, Madrid, 1975.

entre elles et destinées à connaître un grand succès à l'âge féodal : manses et châteaux.

Les manses dispersés – *masos* en catalan –, pour lesquels nous avons déjà donné des références archéologiques, présentent une implantation irrégulière à cette époque. Ils sont nombreux dans certaines paroisses, mais rares dans l'ensemble du pays. En général, les vallées de montagne et les domaines comtaux – où l'assise foncière est solide et se présente souvent en blocs compacts – semblent être leur cadre territorial d'origine. Or en raison de la polysémie du terme, il est difficile de préciser à quelle réalité renvoie chaque mention dans les sources. Sans doute existent déjà des *masos* qui préfigurent le *mas* ultérieur : des maisons isolées, dotées d'exploitations organiques englobant plusieurs types de terrains agricoles, des bois et des pacages. Mais ailleurs *mansus* se rapporte à la tenure indépendamment de son organisation territoriale, à la maison seule, à l'ensemble de maison et enclos...²⁵

De la Ribagorce au littoral, la frange frontalière des comtés catalans est hérissée de châteaux. Il s'agit très souvent de *castells termenats*, c'est-à-dire de châteaux entourés d'un district castral qui dans certaines contrées tendent à coïncider avec la paroisse. Ce n'est certainement pas un phénomène d'*incastellamento*, car la concentration de l'habitat autour du château est rare et modeste, et il n'y a guère de réorganisation des terroirs. Mais c'est en tout cas exceptionnel dans l'Espagne chrétienne²⁶. En effet, l'un des traits majeurs de celle-ci est le rôle négligeable des forteresses dans l'encadrement de la population ; l'absence de lien organique entre le château et d'autres circonscriptions. La Castille a beau être dite al-Qila (« les châteaux ») par les Arabes, ses *alfoces* (districts) n'ont pas des châteaux pour chefs-lieux. Il en va de même pour le reste des pays chrétiens. Encore faut-il noter que dans certaines régions le mot *castrum* a un sens de pôle territorial. Ainsi en Tierra de Campos, le fait qu'un village soit la résidence du représentant du roi à fonctions judiciaires, le *merino*, a souvent pour effet qu'il soit dit *castrum*. Ce mot et celui de *villa* paraissent interchangeable en bien des cas.

LES MODÈLES D'APPROPRIATION DU TERRITOIRE

Quand on envisage dans une perspective d'ensemble la manière dont s'articulent les rapports entre les paysans et la terre dans l'Espagne chrétienne, l'intuition vient vite à l'esprit que l'on a affaire à des logiques différentes. Si l'on approfondit, on saisit – telle est du moins notre proposition – que la clé se trouve dans l'existence d'au moins deux modèles de rapports entre communauté et territoire. L'un est présent en Castille, une bonne

25. J.M. Salrach, « Mas prefeudal i mas feudal », dans *Territori i Societat a l'Edat Mitjana. Història, arqueologia, documentació*, J. Bolòs et J.J. Busqueta (éd), Lleida, 1997, t. 1, p. 13-40 ; Id., « Mas prefeudal i mas feudal », dans *Territori i Societat a l'Edat Mitjana. Història, arqueologia, documentació*, J. Bolòs et J.J. Busqueta (éd), Lleida, 1997, t. 1, p. 13-40.

26. J. Bolòs, « Fortificacions frontereres situades entre els rius Anoia i Gaià. L'estructuració d'un territori el segle x », dans *II Congreso de Arqueología Medieval Española*, t. 2, Madrid, 1987, p. 114-122 ; Id., « El territori i els seus límits. El poble, la parròquia i el castell a l'edat mitjana », dans *Territori i Societat...*, op. cit., p. 45-56.

partie du León et en Navarre ; sans doute s'étend-il aussi vers les vallées pyrénéennes orientales. L'autre se montre vivace aux deux extrémités du territoire, en Galice et en Catalogne.

Les régions centrales : *intus* et *foras*²⁷

La description de ce modèle est en principe assez simple : depuis les foyers domestiques jusqu'au dernier ruisseau, tout l'espace est organisé en fonction d'une logique communautaire dont la clé de voûte est un jeu d'opposition entre deux types de terrain : on les désignera comme *intus* et *foras* pour reprendre une terminologie commode tirée des sources²⁸.

L'*intus* est le secteur qui n'est jamais soumis aux droits communautaires – peu importe qu'il puisse être physiquement divisé en *barríos*, car la communauté est unique et ces *barríos* fonctionnent à ces effets comme une seule entité. Réservé à l'exploitation familiale exclusive, il est le seul espace qui peut être prohibé aux autres, donc clôturé, de manière permanente. Par conséquent, c'est le seul terrain susceptible d'être bâti et habité. Évidemment l'*intus* correspond soit à l'ensemble d'enclos – *cortes* ou *solares* –, que couvrent l'espace habité, les bâtiments auxiliaires et des parcelles à culture intensive, soit à l'agrégat de maisons dans des régions comme la Navarre.

Un clivage fondamental de la société paysanne castillane et léonaise de cette période tient au fait d'habiter sa propre *corte* ou celle d'autrui : en découle toute la différence entre jouir de la pleine liberté et dépendre d'un patron. Car il n'est que ce genre de terrain qui puisse engendrer pareille mouvance : contrairement aux terres de *foras*, les *cortes* sont susceptibles d'être peuplées, c'est-à-dire que le maître peut y installer des *iuvenes*, des *advenaes*, des *casati*²⁹.

Les *foras* sont les terres soumises aux usages et disciplines communautaires. En toute cohérence, clore de manière individuelle et durable – *a fortiori*, édifier – y est inconcevable. Leur mise en valeur se fait à travers un jeu sophistiqué de superpositions et alternances de droits de nature diverse, dont on se contentera ici de donner un aperçu simplifié à l'extrême. Dans les terroirs céréaliers stables, à champs ouverts, l'accès à la terre et son exploitation se succèdent en fonction des cycles de culture. La possession

-
27. Dans notre présentation de ce modèle s'entrelacent trois lignes historiographiques on ne peut plus diverses : celle des historiens de la Castille et du León, soucieux de comprendre les mécanismes conduisant à l'intégration des communautés dans les structures féodales ; celle des géographes – et notamment de J. Ortega Valcárcel – qui ont reconstitué le paysage agricole médiéval ; et finalement celle de l'anthropologie historique que représente au premier chef L. Assier-Andrieu, *Le peuple et la loi. Anthropologie historique des droits paysans en Catalogne française*, Paris, 1987. Plus récemment, suivant de près la charpente conceptuelle d'Assier-Andrieu, R. Viader *Pouvoirs et communautés en Andorre (IX^e-XIV^e siècles)*, Toulouse, 2003, a donné aussi un point de repère pour l'analyse des communautés rurales qui peut être très fécond dans une perspective comparée.
28. J.A. García de Cortázar, « Del Cantábrico al Duero », dans Id. *et al.*, *Organización social...*, *op. cit.*, p. 70 ; J.J. Larrea, « Aldeas navarras y aldeas del Duero : notas para una perspectiva comparada », dans *Poblamiento rural en el Norte de la Península Ibérica (ss. V-X). Continuidades, rupturas, transformaciones*, Madrid 1999, Casa de Velázquez-Universidad Autónoma de Madrid, sous presse.
29. E. Pastor, *op. cit.*, p. 283. À propos du *casal* comme pièce clé de la charpente des sociétés paysannes, l'ouvrage de B. Cursente, *Des maisons et des hommes. La Gascogne médiévale (XI^e-XV^e siècle)*, Toulouse, 1998, a brillamment multiplié les voies de comparaison et de réflexion. Confronter à son travail les vues des historiens castillans est un exercice qui s'impose et qui ne devrait pas tarder.

des parcelles est familiale et peut faire l'objet de ventes, donations ou partages successoraux ; nonobstant, tous les ans, après la moisson, l'exercice de la vaine pâture fait en sorte que cette possession familiale s'évanouit pour laisser sa place à l'exploitation communautaire, voire supra-communautaire là où des pactes de compascuité existent. Au-delà de ces champs stables, on retrouve des *centenales* – des champs à céréales pauvres cultivés entre de très longues jachères, voire entre des périodes d'abandon aux friches –, des essartages occasionnels, des pacages, des bois... La logique est toujours la même, à ceci près que les rythmes et les superpositions sont plus complexes : les alternances sont annuelles ou pluriannuelles ; les essartages peuvent être collectifs ou familiaux ; la possession familiale peut s'éteindre avec le retour aux friches ou se limiter aux moissons – ou à une partie des celles-ci – sans affecter les terres... Bien entendu, l'exploitation communautaire règne sans partage dans les espaces sylvo-pastoraux.

Ce modèle est rigide dans son opposition *intus-foras*, mais très souple dans l'articulation des besoins et efforts individuels – ou mieux, familiaux – avec l'organisation communautaire de l'espace. Par exemple, l'appartenance à la communauté et l'investissement en travail sous forme d'essartage sont les conditions pour créer une forme temporaire de possession familiale, laquelle sera réincorporée dans le *saltus* ou s'intégrera dans les terroirs à cultures permanentes – mais non dans l'*intus*, bien entendu – en fonction du caractère soutenu de l'effort ou de son interruption. Ce qui, soit dit en passant, nous offre des pistes pour comprendre la genèse des finages lors de la croissance du Haut Moyen Âge : dans certaines contrées castillanes on appelle toujours *páramos* (c'est-à-dire déserts) les terroirs céréaliers stables à champs ouverts...

On se gardera bien entendu de déduire de la présence généralisée de cette forme d'organisation du territoire villageois une uniformité des régions centrales de l'Espagne chrétienne. Bien au contraire, ce modèle peut véhiculer des rapports de forces et des paysages sociaux très divers.

On peut prendre l'exemple la région léonaise de la Tierra de Campos³⁰. Sa colonisation eut lieu pour l'essentiel au IX^e siècle et fut l'œuvre de familles de pionniers, de *presores* dont la poussée expansive engendra une fourmilière de communautés d'alleutiers. Mais cette prépondérance de l'alleu paysan ne fut qu'éphémère : il y avait dans la zone de puissants voisins, notamment le monastère de Sahagún, la fragilité de l'équilibre écologique conduisait à l'endettement endémique et la monarchie était faible. Aussi la grande propriété s'est-elle largement étendue au cours du X^e siècle. Cependant, l'organisation territoriale antérieure n'a pas été effacée. Bien au contraire, les grands se sont approprié les mécanismes principaux de cette organisation. Ils ont tissé un réseau capillaire de rentes pénétrant dans les communautés par le biais de l'acquisition persévérante et massive de *cortes* – c'est-à-dire des éléments de la mosaïque qui compose l'*intus*. La docu-

30. P. Martínez Sopena, *La Tierra de Campos...*, *op. cit.*, p. 215-224 et *passim*. ; Id. et M.J. Carbajo Serrano, « Notas sobre la colonización de Tierra de Campos en el siglo X : Villobera », en *El pasado histórico de Castilla y León. I. Edad Media*, Burgos, 1983, p. 113-125 ; J.M. Mínguez, *El dominio del Monasterio de Sahagún en el siglo X*, Salamanca, 1980.

mentation du monastère de Sahagún en donne des exemples fort parlants, tantôt échelonnés dans le temps, tantôt presque d'un coup : toute la *villa* de Villamol, *domitum et indomitum*, fut acquise en 984 des titulaires des vingt-quatre foyers du lieu moyennant des achats³¹. C'est le processus que les médiévistes castillans appellent « pénétration lente et individualisée »³².

La *corte* est devenue à la fois le cheval de Troie du processus de seigneurialisation et un instrument de défense. Les petits propriétaires ont tenté d'ériger à travers l'indivision de l'héritage – utilisée significativement seulement pour les *cortes*, non pas pour les *hereditates* de *foris* – une barrière contre l'assaut des grands. Il s'agissait bien entendu de sauvegarder l'espace qui garantit la liberté pleine – d'où l'existence de certaines *cortes* abritant chacune plusieurs maisons des descendants du propriétaire primitif. Les contestations abondent qui témoignent de l'affrontement de petits propriétaires revendiquant l'indivision et de grands ou de juges prônant la libre disposition individuelle – beaucoup plus fragile, naturellement. L'issue de telles controverses a rarement été favorable aux premiers³³.

À l'est, en Castille, l'opposition *intus-foras* se traduit sur le plan des droits dans l'existence d'un doublet de types de propriété : *solares* et *divisas*. De façon cohérente avec le modèle qui nous occupe, et contrairement au *solar*, la *divisa* n'a pas de matérialisation physique. Dans son acception la plus caractéristique, elle se définit comme le droit d'accès aux terres de *foras* et à leur exploitation avec l'ensemble de la communauté³⁴. Or il s'en faut de beaucoup pour qu'elle soit tout simplement une sorte de reconnaissance notariale ou formelle de la jouissance de droits communs. Les *divisas* peuvent être aliénées séparément des *cortes* et maisons ; la possession d'une *divisa* est la condition *sine qua non* pour créer un nouveau foyer. Sous un angle fonctionnel, la *divisa* est un mécanisme régulateur du nombre d'exploitations ayant droit sur la masse de ressources organique et limitée qu'est le finage villageois. Et justement pour cela, c'est un enjeu de premier ordre.

À la différence de l'exemple de la Tierra de Campos, plusieurs contrées castillanes sont éloignées des grands pôles de pouvoir, et l'implantation de la propriété aristocratique y est réduite. Aussi la maîtrise des *solares* et des *divisas* est-elle très souvent restée dans la communauté. Ceci a la valeur de nous montrer une nouvelle virtualité de ces mécanismes, à savoir le *solar* et la *divisa* en tant que mécanismes d'exploitation intracommunautaire. En effet, on décèle ici un processus de différenciation au sein des groupes familiaux et de la communauté : la vente de *sortes* du *solar* ou de la *divisa* entre des frères ou des cousins situe évidemment les acheteurs à un niveau supérieur à celui des vendeurs – et des descendants des vendeurs – ; on fait appel à des formules défensives d'indivision pour les *divisas* ; on installe des dépendants étrangers au groupe familial (*advenae...*). Une élite de

31. J.M. Mínguez, *Colección diplomática del monasterio de Sahagún (siglos IX y X)*, León, 1976, n° 327.

32. R. Pastor, *Resistencias...*, *op. cit.*, p. 56.

33. P. Martínez Sopena, *op. cit.*, p. 108, 217 ; Id. et M.J. Carbajo Serrano, *art. cit.*, p. 114 ; A. Barbero et M. Vigil, *op. cit.*, p. 365 sq.

34. La *divisa* peut aussi désigner l'ensemble de biens et de droits possédés dans l'ensemble du cadre villageois.

maîtres des *solares* et *divisas* domine les communautés et s'affermir comme un écran entre la paysannerie et le comte. Celui-ci, incapable de déployer un réseau clientélaire ou vassalique suffisant joue la carte du compromis avec les élites locales. Ainsi se cristallise une catégorie qui jouit d'un rapport privilégié avec le pouvoir comtal et qui est promise à une longue postérité : les *infanzones* (ceux de Tobalina sont significativement qualifiés d'*infanzones diviseros* en 1054)³⁵.

On pourrait faire appel à d'autres cas de figure pour mettre en évidence l'éventail de situations compatibles avec ce modèle. Sans quitter la Castille, on retrouve dans la contrée de la Bureba des *villas* dites « de *infanzones* » sur lesquelles les droits de type fiscal du comte sont assurément inexistantes, alors que son *dominium eminens* sur les bois d'autres *villas* ne fait pas de doute. Si l'on s'en éloigne quelque peu, on observera en Navarre des communautés avec un très faible degré de hiérarchisation interne dont le lien avec le pouvoir royal se matérialise, entre autres choses, par le prélèvement d'une forme d'impôt direct, et ce dans un petit pays où les patrimoines aristocratiques sont, comparativement aux autres régions, dérisoires...

Les extrémités occidentale et orientale : plasticité et dissociation

La poussière de petites *villas* que dresse la *Reja de San Millán* se trouve pratiquement au centre de la bande de territoire qu'est l'Espagne chrétienne. À l'extrémité orientale, l'un des documents les plus célèbres du x^e siècle est l'acte du plaid de Sant Joan de les Abadesses : du point de vue de la structure du peuplement, l'image du val de Sant Joan en 913, avec ses 280 foyers distribués entre cinq *villas* et seize *villares* est tout à fait analogue à celle de la *Reja*. En fait, une photographie aérienne de Catalogne prise en l'An Mil ne dévoilerait pas de grandes discordances entre l'organisation de son peuplement et celui de la Navarre ou de la Castille. On retrouve partout la « nébuleuse de petites unités de peuplement » qui constitue l'une des marques de la croissance agricole du Haut Moyen Âge³⁶.

-
35. E. Blanco, *La divisa, instrumento de poder dominical y señorial en el reino de Castilla en los siglos X al XII*, Université de Cantabrie, Santander, 1995 (travail inédit) ; C. Estepa, « Proprietà, evoluzione delle strutture agrarie e trasformazioni sociali in Castiglia (secoli XI-XII) », dans *Strutture e trasformazioni della signoria rurale nei secoli X-XIII (Annali dell'Istituto storico italo-germanico : Quaderno 44)*, 1996, p. 411-443 ; J.A. García de Cortázar, « Las formas de organización social del espacio del Valle del Duero en la Alta Edad Media : de la espontaneidad al control feudal », dans *Despoblación y colonización del Valle del Duero. Siglos VIII-XX. IV Congreso de Estudios Medievales, León 1993*, León, 1995, p. 11-44 ; Id. et E. Peña, « Poder condal ¿ y "mutación feudal" ? en la Castilla del año Mil », dans *Homenaje al profesor Abilio Barbero*, Madrid, 1997, p. 273-298 ; I. Álvarez Borge, *op. cit.*, p. 31-33 et 96 ; J.J. Larrea, « La infanzonía en una perspectiva comparada : infanzones y arimanni del ordenamiento público al feudal », dans *Fiefs et féodalité dans l'Europe méridionale (Italie, France du Midi, péninsule Ibérique) du X^e au XIII^e siècle*, P. Bonnassie (éd.), Toulouse, 2002.
36. P. Bonnassie, « La croissance agricole du Haut Moyen Âge dans la Gaule du Midi et le Nord-est de la péninsule Ibérique : chronologie, modalités, limites », dans Id., *Les sociétés de l'an mil. Un monde entre deux âges*, Paris-Bruxelles, 2001 [1990], p. 179-180 ; Ll. To Figueras, « El marc... », art. cit. ; G. Feliu, « Sant Joan de les Abadesses : algunes precisiones sobre l'acta judicial del 913 i el poblament de la vall », dans *Homenatge a la memòria del professor D. Emilio Sáez*, Barcelone, 1989, p. 421-434 ; J. Bolós, « Poblament i societat. Transformacions en el tipus d'habitat a Catalunya a l'edat mitjana », dans *IV Congreso de Arqueología Medieval Española*, Alicante, 1994, t. 2, p. 331-339.

On y décèle néanmoins un modèle d'appropriation du territoire fort différent. De manière comparative à ce que nous avons vu, on peut le caractériser par deux traits majeurs : la dissociation de la *villa* en tant qu'assise de pouvoir et la *villa* (ou *villar*) en tant que cadre économique de la communauté paysanne, d'une part, et la plasticité des mécanismes d'exploitation du territoire, de l'autre.

Aux alentours de Bàscara, dans le petit comté de Besalù, l'imaginaire photographie aérienne montrerait aussi la marge méridionale de la rivière Fluvià parsemée de petits habitats groupés. La *villa* de Bàscara avait peut-être déjà fait l'objet d'une cession au profit du premier évêque carolingien de Gérone, peu après la prise franque de la cité en 785. Les droits du prélat géronais furent en tout cas réaffirmés par Louis le Pieux en 834. Dix ans plus tard la *villa* englobait cinq *villares*, qui subsistaient au ^xe siècle. En 921 eut lieu un plaid à l'origine duquel se trouvait le fait que vingt-et-un hommes avaient bâti des maisons, planté des vignes et cultivé des jardins sur la lisière du territoire de Bàscara. Or la querelle ne mettait pas en cause la légitimité de pareille action ; il s'agissait tout simplement de faire reconnaître les droits fiscaux de l'évêque sur ces maisons et ces terres comme sur le reste de la *villa*³⁷. Revenons à la logique territoriale du modèle *intus* et *foras*. Ce n'est pas un cas de défrichement clandestin au milieu des bois : il s'agit d'occuper à la vue de tous un terrain le temps suffisant pour y édifier vingt-et-une maisons et créer un nouveau terroir complexe. On connaît en Navarre des épisodes de violence entre communautés qui n'ont fini qu'avec l'intervention personnelle du roi pour des motifs moins évidents³⁸. Alors qu'à Bàscara les droits des habitants antérieurs ne semblent pas avoir été lésés.

On peut tirer deux enseignements de cet exemple. En premier lieu, les deux acceptions – la *villa* en tant que cadre de l'exercice du pouvoir, en l'occurrence de l'évêque, d'une part, et la *villa* ou *villar* en tant qu'emprise paysanne sur le territoire, de l'autre – ne se recoupent pas forcément. En second lieu, l'espace n'est manifestement pas présidé par une organisation communautaire rigide, analogue à celle des régions centrales

Bàscara ne représente pas une exception. D'autres cas d'espèce peuvent illustrer des situations diverses qui partagent ces traits divergents par rapport au modèle des régions centrales. Ainsi par exemple, les quarante et cinq habitants de Sentmenat, dans la contrée du Vallès, cèdent en 1006 au chapitre de la cathédrale de Barcelone la forêt dite de Rovirà en échange de protection et d'aide. La charte dévoile la complexité du paysage qui se cache sous le mot *silva* : des garrigues, des essarts, des bois et des plantations d'arbres, des prairies et des pacages, et, peut-être surtout, des espaces de croissance : *cum omni plantaria et edifitia, presente et futura*³⁹. En outre, la

37. R. Martí, « La integració a l'"alou feudal" de la Seu de Girona de les terres beneficiades pel "régim dels Hispans". Els casos de Bàscara i Ullà, segles IX-XI », dans *La formació i expansió del feudalisme català, Girona 1985* (= *Estudi General*, 5-6), p. 49-55 ; Ll. To Figueras, « Habitat dispersé... », art. cit., p. 129.

38. J.J. Larrea, *La Navarre...*, op. cit., p. 59-63, 219, 273.

39. J.M. Font Rius, « La comunitat local o veïnal », dans *Symposium internacional sobre els orígens de Catalunya, Barcelone, 1991*, t. 1, p. 572-574. On retrouve aisément des témoignages de la complexité de l'exploitation communautaire des bois, souvent à l'occasion de litiges opposant les communautés aux grands propriétaires.

cession se traduit par la fixation d'un cens annuel de dix livres de cire. Mais en tout cas, cette forêt apparaît parfaitement délimitée et individualisée, et susceptible d'être aliénée comme un champ ou un jardin. Non seulement sa lisière septentrionale est limitrophe d'un bois appartenant à un seul propriétaire, mais les hommes de Sentmenat eux-mêmes possédaient la forêt de Rovirà parce qu'ils l'avaient achetée auparavant. Tout comme, par exemple, dans la même contrée du Vallès, les hommes de Corró d'Amunt achètent en 1020 plusieurs ruisseaux à la comtesse Ermessend⁴⁰. La plasticité des biens communautaires est remarquable, eux qui sont susceptibles d'être individualisés, bornés et aliénés.

La manière dont le bois de Rovirà est possédé et cédé par les habitants de Sentmenat s'apparente manifestement au *consortium* du *Liber Iudicum*⁴¹, qui règle la copropriété et l'exploitation, proportionnelle à la *pars* possédée par chacun, des espaces forestiers. La ressemblance n'est pourtant pas totale. Le *Liber* reconnaissait à chaque consort le droit de détacher une parcelle de l'ensemble et de la clôturer ; ce qui n'est guère vraisemblable pour les possessions communautaires du *x^e* siècle. La disparition d'un droit qui était reconnu aux *consortes* d'âge wisigothique n'est pas anodine, et témoigne de l'adaptation de cette notion à une rationalité communautaire. En fait, les vieilles figures juridiques s'articulent dans les sociétés des *ix^e*-*x^e* siècles après avoir été filtrées et décantées par l'évolution sociopolitique de chacune⁴². Et le rôle prépondérant des communautés paysannes dans le mouvement de croissance agricole n'en est pas des moindres⁴³. Or la transformation est beaucoup plus radicale dans les zones de *intus-foras*. Une *divisa* peut certainement évoquer une *sors*, mais la possession de celle-ci est loin d'être une forme de copropriété. Il s'agit du droit de participer à l'exploitation collective de l'espace sur lequel la communauté exerce ses droits et usages, et il ne peut être individualisé dans la copropriété d'un espace à contours précis. Si l'on préfère employer une terminologie moderne, la *divisa* correspond à un système fondé sur les droits d'usage, alors que le bois de Rovirà est un bien appartenant en propre à la communauté. Dans les régions centrales, les grands n'acquièrent pas des bois : ils s'introduisent dans les communautés pour y devenir des propriétaires de *solares* et *divisas*, seule manière d'accéder à l'exploitation des espaces forestiers.

En outre, le contraste entre la *villa* de Bàscara, soumise dès les hautes époques à l'évêque, et celle de Sentmenat, où la communauté fait preuve

Ainsi, toujours en Catalogne, les habitants de Pallerols, en Cerdagne, défendaient en 1027 face au monastère de Ripoll *prata sive pascua [...] non solum pascua sibi ex vendicabant sed etiam aliquam culturam agri in ibi exercebantur* (To Figueras, « El marc... », art. cit., p. 218). Il n'est pas interdit de penser d'une part, que la flexibilité permettant l'adéquation constante entre la force de travail disponible et l'exploitation d'un espace est l'une des clés du succès des communautés à l'origine de la croissance agricole, et de l'autre, que cette flexibilité relève du jeu subtil de superpositions de droits temporaires dont on a parlé et qui peut conduire à des affrontements avec la logique tout autre des mécanismes de prélèvement imposés par des puissants : voir J.J. Larrea, « Aldeas navarras... », art. cit.

40. P. Bonnassie, *La Catalogne...*, op. cit., p. 468.

41. *Liber Iudicum* VIII, v, 5. (MGH, Leges, I).

42. Voir à cet égard les réflexions de R. Viader, « Silences, murmures, clameurs : les communautés pyrénéennes au Moyen Âge », dans *Actes du colloque sur la charte de Perpignan* (à paraître).

43. J.J. Larrea, « Aldeas navarras... », art. cit.

d'une autonomie remarquable, illustre la vaste gamme de situations et de rapports de forces qui peuvent s'articuler sur ce modèle. La condition sociale de la paysannerie catalane aux environs de l'An Mil est parfaitement connue⁴⁴. Bornons-nous à rappeler quelques exemples pour élargir un tant soit peu ce petit échantillon. Ainsi la communauté de Vallformosa, dans le Vallés, se fait reconnaître en 977 tout le territoire de sa *villa* comme alleu face aux prétentions du représentant du comte ; celle de Villamacolum, en Empordà, après avoir obtenu la reconnaissance comtale de la possession de sa *villa* en 916 – mais non l'exemption des devoirs fiscaux –, en vendit la moitié à un puissant⁴⁵.

La pluralité de situations juridiques et sociales caractérise aussi les campagnes galiciennes⁴⁶. Dans des proportions qui restent difficilement discernables, les contingents d'esclaves les plus volumineux de l'Espagne chrétienne – et peut-être de l'Europe méridionale de l'An Mil – coexistent avec une paysannerie composée d'alleutiers et de tenanciers dont la liberté commence à subir dans certaines zones de sérieuses agressions au x^e siècle, à cause de la mainmise des grands sur des mécanismes clés du pouvoir public. En tant qu'assise de l'exercice du pouvoir, la *villa* galicienne encadre une diversité de conditions et de situations qui semble aussi bigarrée que le paysage agraire : la *villa* est l'unité de base pour le prélèvement de l'impôt royal sur la *respublica ingenuorum* ; mais aussi une unité patrimoniale aristocratique complexe : *villa [...] cum sua creatione servos et libertos sive et ingenuos...* ; *villa de Malanei et suis hominibus tam servos seu ingenuis qui ad ipsam villam deserviunt...* – et les relevés de population servile très soigneusement composés écartent la tentation d'y voir des fossiles notariaux – ; or il est aussi des *villas* où la présence de paysans alleutiers ne fait pas de doute...⁴⁷

La dissociation entre la *villa* en tant que cadre de l'exercice d'un pouvoir, quel qu'il soit, et la *villa* unité d'habitat et exploitation agricole est on ne peut plus évidente. L'exemple de la *villa*, puis paroisse de Maroxo décrit plus haut est paradigmatique en ce sens. La documentation galicienne foisonne en expressions du type *villa/villar in villa*. Qui plus est si, à l'heure d'interpréter les textes, les embarras qu'entraîne à l'heure d'interpréter les textes la polysémie de *villa* constituent presque un lieu commun des recherches sur le peuplement médiéval, peu de régions européennes recèlent autant de pièges que la Galice. Comme des poupées russes, les diverses réalités d'ordre territorial que désigne le vocable *villa* s'emboîtent les unes dans les autres, sans coïncider dans l'espace. *Villa* désigne l'exploitation individuelle enclose qui ailleurs s'appelle normalement *casal* ou *curtis* ; le

44. On rappellera les ouvrages de P. Bonnassie, Ll To Figueras ou J.M^a Salrach cités dans cet article.

45. Ll. To Figueras, « El marc... », art. cit., p. 221.

46. F. López Alsina, *La ciudad de Santiago de Compostela en la Alta Edad Media*, Saint-Jacques-de-Compostelle, 1988, p. 197-217 ; C. Sánchez-Albornoz, « Homines mandationis y iuniores », *Cuadernos de Historia de España*, t. 53-54, 1971, p. 7-235 ; Id., « Los siervos en el noroeste hispano hace un milenio », *Cuadernos de Historia de España*, t. 61-62, 1977, p. 5-95 ; A. Isla, *La sociedad gallega en la Alta Edad Media*, Madrid, 1992 ; C. Pallares, *El monasterio de Sobrado...*, op. cit., p. 35-42.

47. Pallares, *El monasterio de Sobrado...*, op. cit., p. 106 ; C. Pallares et E. Portela, « Aproximación al estudio de las explotaciones agrarias en Galicia en los siglos IX-XII », dans *Actas de las I Jornadas de Metodología aplicada a las Ciencias Históricas. II. Historia Medieval, Santiago de Compostela 1973*, Saint-Jacques-de-Compostelle, 1975, p. 102.

petit hameau qui regroupe une poignée de ces exploitations ; le cadre d'un pouvoir – patrimonial, seigneurial, fiscal –, lesquels peuvent à leur tour coexister sans se recouper...⁴⁸

Une dispute datée de 942 peut illustrer le deuxième trait que nous avons signalé aussi en Catalogne, à savoir la plasticité des formes d'appropriation du territoire. L'objet du plaid est la propriété d'un *villar* dit de Paredes, qui était né semble-t-il entre la *villa* Lemenioni et celle de Codays ; il s'agit d'une situation relativement courante. On remarquera la ressemblance avec le litige de Bàscara qui trahissait l'absence d'une discipline communautaire rigide. Encore faut-il souligner ici le fait que le *villar* est revendiqué par deux groupes familiaux, à savoir les descendants d'un certain Lemenus, possesseurs de Lemenio, et ceux d'un certain Endulfus, maîtres de Codays⁴⁹. Sautent aux yeux les modestes dimensions de ces habitats et de ces terroirs, ainsi que l'image d'une fourmilière de petites cellules de peuplement pourvues d'une capacité très modeste pour articuler un territoire. Bien entendu, on ne se fera pas non plus l'idée d'une espèce de masse rurale déstructurée. Entre 998 et 999, dans la zone du monastère de Sobrado, une querelle d'ordre territorial opposa cette abbaye au siège de Lugo et affecta une dizaine de *villas*. Afin d'établir quelles en étaient les limites anciennes, une enquête fut entamée qui fit témoigner sous serment deux *homines senices et seniores sapientes* de chaque *villa*. On y entrevoit la présence d'hommes avec un certain ascendant dans la communauté. Des plaids de mitoyenneté menés par des communautés sont aussi connus⁵⁰. Mais sans aucun doute sommes-nous loin de la mosaïque presque continue de territoires articulés par la discipline communautaire des régions centrales.

Un regard diachronique

Il est possible d'envisager quelques explications, à titre d'hypothèse, pour comprendre les différences entre ces deux systèmes. Mais peut-être convient-il de commencer par en nuancer la portée.

-
48. Pallares et Portela, « Aproximación al estudio... », art. cit., p. 106 ; M.C. Pallares et J.A. Puente, « Villa Bidualdi. Un despoblado del siglo X. Aproximación arqueológica », *Cuaderno de Estudios Gallegos*, 32, 1981, p. 475-486 ; E. Portela et C. Pallares, « De la *villa* del siglo IX a la aldea del siglo XIII. Espacio agrario y feudalización en Galicia », *Asturiensia Medievalia*, 8, 1995-1996, p. 47-70 ; Id., « La *villa* por dentro. Testimonios galaicos de los siglos X y XI », *Studia Historica. Historia Medieval*, t. 16, 1998, p. 13-43. La situation dans les Asturies semble similaire, mais la documentation est pauvre : M. Fernández Mier, « Metodología y fuentes para un estudio microespacial del poblamiento y espacio agrario, siglos X-XV. El ejemplo de una parroquia rural ovetense ; San Cloyo », dans *IV Congreso de Arqueología Medieval Española*, t. 2, 1993, p. 485-492 ; Id., « Transformación del poblamiento en la transición del mundo antiguo al medieval en la montaña asturiana (Península Ibérica) », *Archeologia Medieval*, t. 23, 1996, p. 101-128 ; F.J. Fernández Conde et M.A. Pedregal, « Evolución histórica del territorio de Santo Adriano y génesis del poblamiento medieval », *Studia Historica. Historia Medieval*, t. 16, 1998, p. 129-172 ; S. Aguadé Nieto, « Transformaciones del poblamiento rural en Asturias durante la alta edad media : la *villa* », *Boletín del Instituto de Estudios Asturianos*, 104, 1981, p. 621-665. En revanche, le Bierzo semble être une zone de transition vers le León, M.C. Rodríguez González et M. Durany, « Ocupación y organización del espacio en el Bierzo Bajo entre los siglos V al X », *Studia Historica. Historia Medieval*, t. 16, 1998, p. 45-87.
49. Pallares et Portela, « Aproximación al estudio... », art. cit., p. 108.
50. Pallares, *El monasterio de Sobrado...*, *op. cit.*, ap. 10 et p. 105.

L'erreur serait grande de se faire l'idée d'une opposition de blocs monolithiques : il vaut mieux emprunter aux historiens de l'Antiquité tardive l'image des « taches de léopard » pour ces modèles. En effet, ni l'un ni l'autre ne sont seuls dans leurs régions respectives. À titre de contrepoint au cas de figure de Sentmenat, les habitants de la *villula* de Cornellà de Llobregat plaident en 1001 contre deux individus qui prétendaient barrer la voie publique et les chemins communaux que les troupeaux du village empruntaient traditionnellement pour accéder ad *illum comuni proprio*⁵¹. Un exemple de Cerdagne, daté de 1020, nous semble encore plus éloquent, en ce sens qu'il combine deux formes d'appropriation : la délimitation du finage correspondant à trois *villares* (on remarquera le caractère polynucléaire du peuplement) que le comte donne à Saint-Martin-du-Canigou distingue un premier cercle possédé en alleu et comprenant des cultures et des bois, et un deuxième cercle, plus vaste, dit de *adempramento*, c'est-à-dire d'*empriu*⁵². Le mot catalan *empriu* désigne le droit communautaire de parcours, pacage et coupe de bois dans des espaces appartenant au domaine public. À l'inverse, lorsque la communauté castillane de Los Ausines donne en 972 une *defesa* – c'est-à-dire un espace de pacages et de bois d'usage exclusif – au comte Fernán González afin de se faire exempter une prestation publique en travail, on nous présente une forme de propriété collective analogue à celle de Sentmenat⁵³.

Cela dit, l'essentiel de l'explication se trouve selon nous dans le processus de mise en place des structures de pouvoir dans les entités chrétiennes nées après l'effondrement du royaume de Tolède, notamment dans la diversité des formes d'articulation locales et supra-locales, d'une part, et dans l'existence de décalages très considérables, de l'autre.

Une fois passé le raz-de-marée musulman, il subsistait une aristocratie galicienne de maîtres de terres et d'hommes qui voyait en la monarchie asturienne le défenseur de l'ordre social hérité du passé wisigothique, une puissance militaire et la garantie de la protection de l'Église. L'intégration au royaume, au cours de la seconde moitié du VIII^e siècle, eut pour effet le renforcement de cette aristocratie comme maître du jeu local et régional. Le réseau de districts – *commisos* – d'origine tardoantique continua d'être le cadre judiciaire et fiscal fondamental, mais devint aussi un ressort de pouvoir de premier ordre dans les mains de l'aristocratie régionale, notamment des familles dites comtales qui cumulaient le gouvernement de plusieurs *commisos*⁵⁴. L'articulation politique de ce qui serait ultérieurement dit Vieille Catalogne fut, on le voit, à peu près contemporaine. Ici aussi, l'autonomie assurée par les pactes de capitulation accordés par l'émirat de

51. J.M. Font Rius, « La comunitat... », art. cit., p. 571-572.

52. Texte présenté et analysé par A. Catafau dans *II Congreso Internacional Historia de los Pirineos, Gérone 1988*, UNED et Université de Gérone, sous presse.

53. Vid. R. Pastor de Togneri, *Resistencias...*, op. cit., p. 39.

54. C. Pallares et E. Portela, *Galicia. Historia. II. La Edad Media*, La Coruña, 1984, p. 77-102 ; Id., « Elementos para el análisis de la aristocracia alto-medieval de Galicia : parentesco y patrimonio », *Studia Historica. Historia Medieval*, t. 5, 1987, p. 17-32 ; C. Baliñas, « El desarrollo del poder real en la Europa atlántica : la Galicia asturiana y el Wessex anglosajón en el siglo IX », dans *Poder y sociedad en la Galicia medieval (Semata : 4)*, Saint-Jacques-de-Compostelle, 1984, p. 21-45.

Cordoue aux cités avait permis la survie de la société hispano-wisigothique, bien que son intégration dans la monarchie franque entraîna des bouleversements plus profonds qu'en Galice : des familles d'origine franque se réservèrent le contrôle politique et militaire, les *pagi* et *territoria* analogues aux *commisos* galiciens furent remaniés et englobés dans de nouvelles circonscriptions plus vastes et plus efficacement tenues en main par les nouveaux maîtres, les comtés⁵⁵.

En revanche, la reconstitution des pouvoirs politiques fut plus lente et irrégulière dans nombre de régions centrales, aussi bien au nord du Duero que dans les Pyrénées. Une fois le royaume de Tolède écroulé, les rudimentaires ressorts judiciaires, fiscaux ou politiques liés aux *territoria* tombèrent *de facto* dans les mains des groupes locaux, qui jouirent, en certains cas pendant plusieurs générations, d'une autonomie inédite. Dans un milieu politiquement labile, la liberté d'action des communautés locales fut grande et prolongée⁵⁶. Lorsque l'intégration dans des structures plus fortes eut lieu, que ce soit le royaume asturien qui se déploya au sud des montagnes, que ce soit au moment de la construction du comté de Castille, ou encore lors de l'absorption par la monarchie de Pampelune des territoires environnants, les nouveaux pouvoirs durent souvent jouer la carte du compromis avec les élites locales⁵⁷.

La reconstitution des bases économiques des groupes dominants alla de pair – pouvait-il en être autrement ? – avec ces processus. Pour ainsi dire, les puissants castillans et navarrais se révèlent plus faibles et arrivent plus tard. Qu'est-ce qu'être faible ou fort en parlant des patrimoines fonciers ? Ceci n'a de valeur que dans une perspective comparée, bien sûr. Sous un angle englobant l'Europe méridionale post-carolingienne, même les lignages galiciens, maîtres d'une multitude de *villas* et d'extraordinaires *familiae* serviles, font piètre figure à côté par exemple des grands propriétaires lombards qui ont tiré profit de la *razzia* de biens fiscaux qui suit l'effondrement de l'ordre carolingien. Que dire alors de leurs confrères catalans, sans doute plus démunis ? Ceci est vrai. Mais, pour ce qui nous intéresse, les patrimoines aristocratiques castillans, et à plus forte raison ceux des *seniores* navarrais, paraissent à leur tour dérisoires quand on les compare aux possessions des nobles galiciens et catalans⁵⁸.

55. R. Martí, « Territoria en transició al Pirineu medieval (segles v-x) », dans *Actes del 3r curs d'arqueologia d'Andorra*, Andorre, 1995, p. 37-83.

56. L'autonomie dont ont joui ces communautés pendant de longues périodes, l'importance des mécanismes de différenciation interne dans la définition des groupes dominants, le rôle des types de droits issus de la logique communautaire : autant d'apports précieux des médiévistes castillans à la compréhension de la genèse de la société féodale. Le problème s'est posé néanmoins quand la totalité de la société féodale castillane et léonaise a été expliquée en fonction de l'évolution interne des communautés – censées être soit les témoins d'anciens groupes tribaux, soit, plus couramment aujourd'hui, les unités de base de sociétés segmentaires –, en renonçant ainsi à d'autres plans d'analyse et en négligeant l'action d'autres instances sociales et politiques (cf. J.M. Mínguez, art. cit. ; E. Pastor, *op. cit.*).

57. J.A. García de Cortázar, « La formación de la sociedad feudal en el cuadrante noroccidental de la Península Ibérica en los siglos VIII a XII », *Initium*, 4, 1999, p. 57-121 ; J.J. Larrea, *La Navarre...*, *op. cit.*, 261-264.

58. C. Pallares et E. Portela, « Elementos... », art. cit. ; Id., *Galicia*, *op. cit.*, p. 65 ; P. Bonnassie, *La Catalogne...*, *op. cit.*, p. 215 sq et 295-298 ; P. Martínez Sopena, *La Tierra de Campos...*, *op. cit.*, p. 351 ; E. Pastor, *Castilla...*, *op. cit.*, p. 260-261 ; J.A. García de Cortázar et E. Peña, « Poder condal... », art. cit., p. 281 et 287 ; J.J. Larrea, *La Navarre...*, *op. cit.*, p. 290-291 et chap. 7.

Peut-être le décalage de quelques générations que l'on observe dans la constitution ou reconstitution des fortunes foncières liées aux groupes dirigeants eut-il plus d'influence. En Catalogne et en Galice, les grands agissent sur le milieu rural plus tôt, lorsque l'organisation générée par la croissance du Haut Moyen Âge est encore en train de se mettre en place et de se consolider. Ceci ne revient absolument pas à dire qu'ils soient omniprésents ou que la grande propriété soit le cadre habituel de la vie paysanne, loin de là. Moins encore à corrélér chacun de ces modèles à un degré plus ou moins haut de dynamisme des communautés paysannes, voire à une notion, aussi nébuleuse soit-elle, d'« esprit » individualiste. La vigueur et l'autonomie d'action des communautés partout dans l'Espagne chrétienne, de la Galice à la Catalogne est un acquis fondamental de l'historiographie relative à cette période⁵⁹. Mais dans les régions orientale et occidentale, les puissants sont à même d'intervenir sur l'organisation territoriale. Aussi la logique communautaire ne parvient-elle pas à se faire reconnaître, à se cristalliser quand elle se voit doublée par la mise en place des cadres du pouvoir : et l'on retrouve là le fil rouge de notre exposé. Par contre, dans nombre de régions centrales, le déploiement des patrimoines et l'affermissement des structures de pouvoir se greffent sur une logique communautaire d'organisation de l'espace villageois qui a eu le temps de se consolider. Et ce faisant, ils contribuent à sa cristallisation. La *villa* en tant que cadre fiscal ou seigneurial recoupe exactement le territoire aménagé par chaque communauté. La fixation d'une mosaïque de *villas* correspondant aux finages villageois s'explique par cette conjonction de forces venues du haut et du bas⁶⁰.

L'intérêt de ces « taches de léopard » ne se limite pas à donner une voie d'analyse du processus de structuration des sociétés chrétiennes au Haut Moyen Âge. Certes, le risque existe toujours, et notamment dans un article portant sur l'An Mil, de tomber dans la fascination des origines et de penser que toute l'histoire ultérieure y est déjà inscrite de manière plus ou moins embryonnaire. Mais il est manifeste que la prégnance de ces modèles d'organisation territoriale se révélera considérable dans chaque région : la mise en place du réseau paroissial, que nous allons aborder, n'en est que la première évidence. En tout cas, la bifurcation des devenir de ces modèles est irréversible à partir de l'An Mil. Les mécanismes d'extraction de rentes, par exemple, déclenchent une dynamique de type cumulatif : dans les régions centrales l'enjeu consiste à s'introduire dans le système paysan sans le modifier, soit en acquérant des *cortes*, *divisas*, etc., soit s'appropriant des prélèvements fiscaux, judiciaires, etc. En Galice et en Catalogne ces formes de rente existent aussi, bien sûr, mais en plus il est possible d'intervenir sur l'aménagement du terroir, en découpant et colonisant le *saltus*, par exemple, ou en créant de nouvelles unités d'habitat. Ici on enfonce des coins dans l'organisation communautaire, là on s'y adapte.

59. J.A. García de Cortázar, « Les communautés villageoises du nord de la péninsule Ibérique au Moyen Âge », dans *Les communautés villageoises en Europe occidentale du Moyen Âge aux Temps Modernes. Flaran 4*, 1982, Auch, 1984, p. 55-77 ; P. Bonnassie et P. Guichard, « Les communautés rurales en Catalogne et dans le Pays Valencien (IX^e-milieu XIV^e siècle) », dans *ibid.*, p. 79-115.

60. J.A. García de Cortázar, « Las formas de organización... », art. cit.

Prenons un exemple bien connu. Aux XI^e et XII^e siècles, dans une bonne partie de la Vieille Catalogne, la classe seigneuriale a déployé une énergie telle pour l'encadrement de la paysannerie en *masos* que ceux-ci, phénomène fort localisé avant l'An Mil, ont ensuite constitué un trait majeur et omniprésent du paysage et de la société rurales. Tant et si bien que la vie du *mas* était censée représenter l'esprit ancestral des Catalans selon les vues romantiques du XIX^e siècle. Ce processus est indissociable de l'asservissement des paysans installés dans les *masos*, et du point de vue du paysage, a impliqué la multiplication des exploitations individuelles taillées aussi bien dans les terres agricoles que dans les bois des anciens *villas* et *villares*, condamnés très souvent à dépérir⁶¹. Bien entendu, les causes de ce bouleversement du paysage se trouvent dans la dynamique de la société féodale dans la région, et non dans la plasticité de l'organisation territoriale que nous avons remarquée. Mais il n'en reste pas moins que pour développer cette stratégie, la puissante classe seigneuriale catalane profite de certaines conditions – nécessaires ? – qui n'existent pas dans d'autres régions.

LA PAROISSE

Paroisses complexes en Galice et en Catalogne

L'organisation ecclésiastique des campagnes galiciennes de l'An Mil présente de manière limpide une image de transition fort caractéristique, à savoir la coexistence du réseau paroissial mis en place dans l'Antiquité tardive avec d'abondantes églises rurales destinées à remplacer les cadres anciens. Grâce à un document exceptionnel dans la Péninsule, le *Parrochiale suevum* rédigé entre 572 et 582, nous pouvons être sûrs que l'invasion islamique n'a pas effacé la géographie diocésaine d'une partie considérable de la Galice. D'ailleurs, ce modèle des grandes paroisses tardoantiques fut repris lorsqu'il fallut réorganiser des sièges restaurés au IX^e siècle. Ainsi en l'An Mil le territoire est toujours divisé en paroisses, dites aussi diocèses, de quelque 350 km² dont le chef-lieu, la *sedis abbatilis*, accueille l'église baptismale. À l'intérieur de ces diocèses, la présence de nombreuses églises rurales est bien attestée. Au X^e siècle certaines *villas* sont dites *in concurrentia* d'une église. Il s'agit des prémices de la cristallisation territoriale des communautés de *fili ecclesiae* (d'où le galicien *feligresía*) qui partagent une église après avoir reçu le baptême à la *sedis abbatilis*. Parfois ce seront des *villas*, au sens de cadre d'exercice du pouvoir, c'est-à-dire englobant plusieurs hameaux, qui deviendront des paroisses ultérieurement⁶². En tout cas, ce ne sera qu'au début du XII^e siècle que les *feligresías* seront promues au rang de paroisses à part entière.

-
61. Ll. To Figueras, « Le mas catalan du XII^e s. : genèse et évolution d'une structure d'encadrement et d'asservissement de la paysannerie », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, t. 36, 1993, p. 151-177 ; Id., « Habitat dispersé... », art. cit., p. 132-133 ; J. Bolòs, « L'habitat dispers a la Catalunya medieval », dans *Catalunya i França...*, op. cit., p. 261-268 ; Id., *El mas, el pagès i el senyor. Paisatge i societat en una parròquia de la Garrotxa a l'edat mitjana*, Barcelone, 1995 ; J. Bolòs, « El territori... », art. cit., p. 75-79.
62. Des cas de figure comparables à celui de Maroxo (voir ci-dessus) dans F. López Alsina, *La ciudad de Santiago...*, op. cit., p. 206 et Portela et Pallares, « La villa por dentro... », art. cit.

En moyenne, chacune de ces églises dessert un territoire de huit km² englobant plusieurs hameaux. L'église se trouve souvent en plein champ, ou bien dans un petit agrégat de maisons qui ne se distingue pas des autres par ailleurs. Il s'agit là d'une typologie partagée par toutes les régions de la côte atlantique jusqu'au Pays Basque⁶³.

À partir du XI^e siècle, la *feligresía* sera la cellule fondamentale de la Galice : communauté des vivants et des défunts, elle encadre aussi bien les formes d'entraide paysanne que les manifestations du surnaturel. C'est aussi l'horizon des alliances familiales, ce qui a puissamment cimenté sa cohésion pluriséculaire. La perception de l'espace par ses occupants trahit la dissociation entre l'organisation paroissiale et celle de l'habitat et des terroirs agricoles. En effet, on peut se faire l'idée de deux couches toponymiques. La couche supérieure correspond aux noms des paroisses : elle se révèle à peu près immuable depuis le XI^e siècle. En revanche, les glissements toponymiques, l'apparition et disparition des noms nouveaux pour les innombrables petits hameaux ont été très courants, qui traduisent la plasticité du paysage dont nous avons déjà parlé⁶⁴.

Les rythmes et les implications locales de ce phénomène sont mieux connus en Catalogne, où plusieurs chercheurs ont su tirer profit de la richesse des sources⁶⁵. Le mouvement de création de paroisses est très vivant au X^e siècle, tant et si bien que le réseau est presque achevé vers l'An Mil dans plusieurs zones. Les actes de consécration emploient parfois un verbe fort parlant : *aparroquiar*. Ceci consiste à établir les *villas* et *villares* qui relèveront désormais de la nouvelle église paroissiale, bien que ces unités dépendantes aient aussi souvent leurs lieux de culte, voire leurs cimetières, au moment de la consécration⁶⁶. Dès les alentours de l'An Mil, la paroisse commence à se substituer à la *villa* comme point de repère des hommes et des patrimoines. Le remplacement a lieu rapidement, et en l'espace d'une ou deux générations la paroisse s'est imposée – avec le district castral sou-

63. En Biscaye aussi existent quelques menus indices de paroisses de type antique au XI^e siècle. C'est peut-être cela qui expliquerait l'importance du rôle que semblent jouer quelques abbés dont la distribution des sièges apparaît uniforme et évoque un réseau de ce type. La documentation est en tout cas très pauvre : voir en dernier lieu I. García Camino, *Arqueología y poblamiento en Bizkaia, siglos VI-XII. La configuración de la sociedad feudal*, Bilbao, 2002.

64. F. López Alsina, *La ciudad de Santiago...*, op. cit., p. 167-174 ; Id., « Parroquias y diócesis : el obispado de Santiago de Compostela », dans *Del Cantábrico al Duero. Trece estudios...*, op. cit., p. 263-312 ; C. Lisón Tolosana, *Antropología cultural de Galicia*, Madrid, 1971 ; Bouhier, *La Galice...*, op. cit., p. 129 ; P.S. Moreno Feliú, J.A. Fernández de Rota et X.A. Fidalgo, *Traballos comunais no mundo rural*, Ourense, 1987 ; A. Bouhier, op. cit., p. 129.

65. J. Boldós, « Parròquia i organització del territori. Una aproximació cartogràfica », dans *I Congrés d'Història de l'Església catalana des dels orígens fins ara*, Solsona, 1993, t. 1, p. 1-26 Id., « El territori... », art. cit. ; Id., « Les parròquies », dans *Catalunya Carolíngia*, t. 4, Barcelone, 1990, p. 57-60 ; Id., « L'habitat dispers... », art. cit. ; Id., « Solidaritats pageses i territori : la confraria de Lillet de l'any 1100 », dans *Solidaritats pageses...*, op. cit., p. 157-167 ; Id., « Hàbitat i societat a la parròquia de Sant Esteve d'en Bas a l'edat mitjana. Representació cartogràfica », dans *VII Assemblea d'Estudis sobre el comtat de Besalú*, Sant Llorenç de Cerdans, 1991 ; Ll. To Figueras, *Família i hereu a la Catalunya nord-oriental (segles X-XII)*, Barcelone, 1997, p. 62-71 ; E. Mallorquí, « El mas com a unitat d'explotació agrària. Repàs dels seus orígens », dans *El mas medieval a Catalunya*, Banyoles 1998, p. 45-64 ; Id., *Un territori en evolució : Cruïlles i la conca mitjana del Daró del segle IX als inicis del segle XIV*, Travail de doctorat inédit, Université de Gérone, 1997 ; M. Aventín, *Vilamajor 872-1299. De la fi del sistema antic a la consolidació del feudalisme*, Sabadell, 1990, p. 47-49 ; J.M. Font Rius, « La comunitat... », art. cit.

66. P. Bonnassie, « La croissance... », art. cit., p. 181.

vent – comme le nouveau cadre de l'exercice du pouvoir. C'est aussi, bien entendu, un nouveau cadre de sociabilité. Les témoignages de l'existence de confréries dès les dernières décennies du ^xe siècle sont éloquentes en ce sens. Mais peut-être est-il plus intéressant de remarquer un autre fait : les initiatives qui mènent à bien la fondation des paroisses relèvent soit des puissants, soit des communautés entières, soit encore des groupes de *boni homines*. En ce cas, assez courant, le patronage sur l'église paroissiale donne à la petite élite locale un moyen de renforcer sa prééminence. L'horizon de cette élite n'est, on le voit, ni une unité d'habitat, ni un espace soumis à une emprise communautaire. La notion de dissociation réapparaît ici.

À l'intérieur de la paroisse, les anciennes *villas* et *villares* évolueront vite soit vers la condition de *veïnats*, des quartiers occupés par quelques *masos* tissant de maigres rapports de type économique entre eux, soit vers celle de *masos* tout simplement. À la différence des hameaux de l'église galiciens, les chefs-lieux des paroisses catalanes développent souvent dès le ^xi^e siècle de modestes agglomérations autour des églises – c'est le phénomène de l'*ensagrèrament*⁶⁷ – et jouent parfois un rôle de petit centre administratif et marchand. Cette élévation des églises paroissiales au rang de pôle d'articulation territoriale est aussi attestée, quoique avec moins de certitude, dans le monde des défunts. Il paraît bien que l'on passe d'une phase complexe où coexistent des cimetières associés à des églises avec des nécropoles en plein champ correspondant à l'habitat par *villas* et *villares*, à l'étape plus simple des cimetières paroissiaux⁶⁸.

Paroisses simples au centre

Le sujet des origines du réseau paroissial a rarement été abordé dans ces territoires. Il est néanmoins possible d'en donner quelques traits majeurs à partir de deux régions.

En Tierra de Campos, au ^xe siècle – donc un siècle après la grande vague colonisatrice –, le nombre d'églises est toujours inférieur à celui des *villas*. Il paraît bien que chaque église dessert plusieurs habitats, ce qui rappelle évidemment les cas galicien ou catalan. Or ici l'évolution va être justement l'inverse : la tendance est très claire au ^xi^e siècle de faire correspondre une église à chaque *villa*, l'initiative de leur construction relevant soit des puissants, soit des communautés. En fait, l'organisation des habitats et des terroirs doit ici l'essentiel à la vigueur des communautés, dites parfois *collationes*, dont le lien fondamental est le fait de partager l'exploitation d'un territoire⁶⁹. L'érection et dotation d'églises par des collectifs de paysans est aussi attestée plus à l'est, en Castille ; mais la mise en place du

67. P. Bonnassie, « Les *sagreres* catalanes : la concentration de l'habitat dans le "cercle de paix" des églises (^xi^e siècle) », dans Id., *Les sociétés...*, op. cit., p. 285-315 ; V. Farías, « La *sagrera* catalana (c. 1025-c.1200). Características y desarrollo de un tipo de asentamiento eclesial », *Studia Historica. Historia Medieval*, t. 11, 1993, p. 81-121.

68. J. Bolòs et M. Fabregues, « Sepultures excavades a la roca a les rodalies de Serrateix », *Acta historica et archaeologica Mediaevalia*, 3, 1982, p. 155-171.

69. P. Martínez Sopena, *La Tierra de Campos...*, op. cit., p. 60-91.

cadre paroissial n'ayant pas fait l'objet d'études spécifiques il est difficile d'en donner un aperçu un peu précis⁷⁰.

En Navarre, l'existence de grandes paroisses de type antique au ^xe siècle ne semble pas très probable. À cette époque, la présence d'églises, avec des cimetières parfois, dans les *villas* semble assez courante. Dans la vallée d'Urraul Bajo, sur six *villas* abandonnées – *despoblados* – ayant fait l'objet de sondages et de fouilles, au moins quatre avaient de petites églises à nef unique et chevet plat. Celle d'Aizpe fut significativement réaménagée dans une seconde phase avec la construction d'un chevet roman. Des nécropoles ont été localisées à côté de deux de ces édifices. La prolifération d'églises est confirmée à la fois par le témoignage des textes, qui les situent régulièrement dans de très modestes *villas*, et par un fait très parlant : les communautés pionnières qui s'attaquent à la colonisation des forêts pyrénéennes importent dans les montagnes le modèle de peuplement des terres d'origine et érigent régulièrement des églises à côté des nouvelles *villas*.

Dès le ^xi^e siècle, les choses sont faciles à décrire : la corrélation est pratiquement parfaite entre la mosaïque de petits villages et le réseau paroissial, tant et si bien que l'unité de compte en matière d'organisation du culte peut être la *villa* elle-même. En effet, l'existence de *villas* minuscules posait logiquement des problèmes pour subvenir à l'entretien des prêtres, ce qui amena le roi et l'évêché à donner des instructions en ce sens en 1087 : *si due uille uel tres aut IIIIor. siue amplius non potuerint habere nisi unum presbiterum, in illa ecclesia dicatur missa ubi episcopus preceperit*⁷¹. La portée de cette disposition était très limitée, non seulement parce que l'on perçoit dans d'autres passages du texte un ton comminatoire qui trahit des résistances de la part des fidèles, mais aussi parce qu'elle ne devait concerner que des cas extrêmes et n'entraîna guère de modifications dans le réseau paroissial, comme le prouve l'histoire ultérieure. Or la phrase reproduite met en évidence la corrélation entre communauté, *villa* et église.

En Navarre, comme en Tierra de Campos – et il semble bien que partout dans ces régions centrales de l'Espagne chrétienne –, les cadres paroissiaux viennent se greffer sur des cellules de sociabilité préexistantes dont l'un des traits majeurs est le haut degré de territorialisation. La paroisse vient ainsi consolider et enrichir d'un nouveau sens tant les communautés nées lors de la croissance du Haut Moyen Âge que leur emprise sur le territoire.

CONCLUSION

La mise en place des structures paroissiales résume en quelque sorte le contenu de ces pages. Le point de départ, si l'on s'en tient aux unités d'habitat, est assez semblable au ^xe siècle tout au long de l'Espagne chrétienne : de petites églises, associés parfois à des cimetières, prolifèrent dans la nébuleuse de *villas* et *villares*. Or l'issue du processus va être très différente selon qu'on se place dans les régions centrales ou aux extrémités catalane

70. E. Peña, *La atribución social...*, op. cit., p. 113 et 246-247.

71. J. Goñi Gaztambide, *Colección diplomática de la Catedral de Pamplona. 829-1243*, Pampelune, 1997, n° 46.

et galicienne, et ce en fonction des formes d'appropriation du territoire. Ajoutons-y une dernière remarque d'ordre chronologique : l'évolution est rapide et décisive. En effet, en l'espace du siècle entourant l'An Mil, on passe de l'encadrement religieux lié à la croissance du Haut Moyen Âge, à la genèse et consolidation du cadre fondamental dans la sociabilité paysanne médiévale et moderne qu'est la paroisse.